



MATIN D'AVRIL

DIX heures du matin... le plein épanouissement d'une belle journée de printemps. Une jeune fille gravissait à pas lents le sentier un peu aride tracé au flanc de la colline. A mesure qu'elle s'élevait, l'horizon s'étendait plus vaste sous son regard jusqu'à prendre les proportions d'un gigantesque tableau.

Au bas, le village et le clocher gothique de la petite église, de grands prés piqués de bouquets d'arbre, la rivière sinueuse bordée de saules, et tout au loin, dans un lointain bleuâtre, les contours neigeux de la chaîne des Alpes.

Une brise légère courbant les brins d'herbes, de petits nuages courant au ciel, et cette pureté délicieuse de l'atmosphère qui fait respirer si librement.

La jeune promeneuse était bien en harmonie avec cet ensemble printanier. Elle était fraîche et jolie avec sa robe de teinte sombre, son teint éclatant, ses cheveux dorés et ses yeux rieurs, empreints d'innocence et de sérénité.

Elle balançait, au bout de son bras, les brides d'un vaste chapeau de paille, dans lequel s'entassait la moisson fleurie qu'elle récoltait tout en marchant.

Le sentier courait au travers d'un tapis de mousse, de gazon naissant et de fleurettes épanouies. La jeune fille s'arrêtait à chaque pas, cueillant là une pervenche, ici une primevère, plus loin une touffe de ces violettes sans parfum d'un lilas si tendre et d'un port si élégant. Elle unissait, dans un mélange charmant, les perce-neige blancs et les lilas bleus, les feuillages lustrés, les fougères délicates, toute cette végétation, en un mot, qui donne à nos bois au printemps une gracieuse et fragile parure.

On était en 1814, de sombres pronostics agitaient les esprits, sourds et lointains encore comme les premiers frémissements de la tempête ; mais on ne semblait point s'en douter dans ce pays tranquille, au milieu du calme auguste, du grand silence de la nature.

La jeune fille s'assit sur une pierre moussue qui faisait sallie, et entreprit de réunir en un bouquet les richesses éparpillées sur ses genoux. Tout en se hâtant, elle fredonnait d'une voix fraîche et douce une vieille chanson locale dont les paroles naïves étaient bien en situation :

Fierre fit un bouquet
De toutes fleurs jolies,
De sa main l'a porté
A Jeannette sa mie...

Le ciel s'était légèrement assombri, sans qu'elle y prît garde, et tout à coup une goutte d'eau... puis deux, enfin une légère averse surprit désagréablement notre héroïne.

Elle leva la tête.

Le soleil brillait à travers la pluie, tandis que les nuages, courant plus rapidement, semblaient pressés d'aller porter plus loin leur rosée. Elle secoua la tête d'un geste mutin.

— Bah ! ce n'est qu'une averse d'avril... mois trompeur, moitié sourires, moitié larmes

Cependant elle rassembla vivement ses fleurs et son chapeau et gravit d'un pas agile la petite distance qui la séparait encore de sa demeure.

C'était une vieille maison revêtue de lierre, percée de fenêtres irrégulières, et la tradition voulait que ce manoir fût une ancienne commanderie des Templiers, croyance accréditée par les armoiries sculptées et la croix de pierre, surmontant la porte d'entrée.

La jeune fille poussa le lourd portail, traversa en courant la pelouse ombragée d'antiques maronniers qui précédait la maison, et pénétra vivement dans une salle basse, revêtue de sombres boiseries.

Une femme au visage paisible tra-